

Robots domestiques

CONCOURS DE NOUVELLES
2018

DDk *Anticipation ...*

Le code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement des auteurs ou des ayants causes, est illicite et constitue une contrefaçon au terme des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Robots domestiques

Premier prix

Un modèle de luxe de Pierre Montbrand

Prix spécial du jury

Jeu de Guerre de Xavier-Marc Fleury

Prix de l'éditeur

La symphonie de métal de Jérémie Thiébaud

Prix du jeune talent

Le nouveau robot de Nils Boonen

Textes sélectionnés

Maman et son aspirateur de Véronique Egal

Nettoyeur, Maître de Laurent Massonier

A table de Thomas Laurain

La vieille dame et la petite Japonaise de François Capet

DN65 de Cheyenne César

Aucune femme n'est plus humaine de Jean-François
Berreville

Attraction artificielle de Florence Metge

Sélection de Anne-Laure Guillaumat

Robot 18 - 6.0 de Jean-Philippe Dudziak

Donner ses données... de P.A. Desgranges

Running Therapy de Cello

MyRob de Florian Bonnecarrère

TOM story de Ange Beuque

Rob & Robyn (petite fable robotique) de Christophe Le Maux

Liberté Chérie (une fable du Non-Agir robotique) de Masivo
Asiac

Table des matières

Un modèle de luxe

Jeu de Guerre

La symphonie de métal

Le nouveau robot

Maman et son aspirateur

Nettoyeur, Maître

A table

La vieille dame et la petite Japonaise

DN65

Aucune femme n'est plus humaine

Attraction artificielle

Sélection

Robot 18 - 6.0

Running Therapy

Donner ses données...

MyRob

TOM story

Rob & Robyn (petite fable robotique)

Liberté Chérie (une fable du Non-Agir robotique)

Biographies et ou bibliographie des auteurs

Ouvrages publiés

Premier Prix

Un modèle de luxe

Pierre Montbrand

3 juillet 2038

Quand nous sommes sortis du magasin, vers midi, le soleil était au zénith. Kristin a porté sa main devant ses yeux, éblouie. Elle n'avait pas de lunettes de soleil et j'ai dû lui prêter les miennes. Elle n'avait qu'un sac de voyage que j'ai déposé dans le coffre. Je lui ai ouvert la porte de la voiture et elle s'est installée à côté de moi. Nous avons quitté la ville et pris la direction du Nord.

5 juillet 2038

Pendant les deux heures qu'a duré la traversée, Kristin est restée assise sur le petit banc de bois derrière la cabine du pilote. Le martèlement régulier du diesel et le roulis du navire semblaient l'avoir endormie. J'ai rejoint le capitaine à l'avant. L'île d'Arvik, notre destination, n'était maintenant plus qu'à quelques encablures. Un quart d'heure plus tard, le bateau s'est rangé le long du ponton, et le plus jeune des matelots a sauté lestement sur le quai pour amarrer le navire. Le vieux cotre n'avait pas de passerelle, et il a fallu enjamber le plat-bord pour débarquer. J'ai tendu la main à Kristin pour l'aider. Une petite houle hachée faisait osciller le pont et les pare-battages frottaient contre l'embarcadère. Elle a posé un pied sur la rambarde, hésitante. J'ai compris qu'elle avait peur de perdre l'équilibre. Finalement, elle a passé ses bras autour de mon cou et je l'ai soulevée. Le

matelot a tiré sur la corde pour rapprocher le bateau du quai et nous avons pu débarquer tant bien que mal.

La silhouette de la maison se dessinait en haut de la falaise, à environ trois cents mètres de là. J'avais négocié l'aide des deux hommes d'équipage, en échange d'une prime de deux cents couronnes à chacun, et ils ont fait deux allers-retours pour porter nos bagages et nos provisions jusqu'au cottage. J'ai donné un coup de main à Kristin qui avait du mal à enfiler les bretelles de son sac à dos, puis nous avons emprunté un petit sentier qui s'éloignait du rivage en sinuant dans une valeuse avant de se hisser jusqu'au plateau. De temps à autre, je me retournais pour voir si elle me suivait bien. D'une démarche un peu hésitante, sans doute à cause du poids de son sac qui la déséquilibrait, elle avançait lentement sur l'étroit sentier, une dizaine de mètres derrière moi. Il nous a fallu un quart d'heure pour parvenir au chalet.

La maison semblait abandonnée. Les planches du bardage, patinées par les intempéries, lui donnaient une couleur grise qui s'accordait bien avec le ciel voilé. Un petit appentis abritant la réserve de bois de chauffage était adossé à la façade ouest. Son toit était recouvert par une batterie de panneaux solaires qui avaient dû être installés récemment. À quelques pas de là, une éolienne se dressait au milieu de la prairie, sans doute en prévision des brouillards d'hiver. Je l'ai montrée du doigt à Kristin :

— Te voilà rassurée ?

— C'est parfait, nous ne devrions pas manquer d'énergie, si tout est en état de bon fonctionnement.

Les marins ont déposé nos malles avant de s'en retourner. J'ai un peu bataillé pour faire tourner la clé dans la serrure,

et finalement la porte s'est ouverte en grinçant. Kristin m'a suivi dans le vestibule. J'ai appuyé sur le contacteur du compteur électrique. Tout semblait fonctionner parfaitement, y compris la pompe qui alimentait la cuisine et la salle de bains. J'ai ouvert les volets roulants. La vue sur la Baltique depuis les grandes baies vitrées était à couper le souffle. Le salon avec sa cheminée et ses fauteuils scandinaves de l'autre siècle m'a semblé l'endroit idéal pour écrire. Il ne me restait plus qu'à espérer que l'inspiration serait au rendez-vous...

7 juillet

Nous sommes maintenant bien installés. Kristin a pris en main les tâches ménagères de la maison. Elle prépare chaque jour mes repas avec beaucoup de soin, même si nos provisions ne sont pas très variées, et elle s'est employée cet après-midi à rendre le logis plus agréable en tondant les hautes herbes qui entouraient le cottage. Un petit bouquet de fleurs des champs est maintenant posé sur la table basse, devant la télévision. Je l'ai remerciée. Elle semblait contente.

9 juillet

Mon travail avance lentement... J'ai rencontré ce matin nos seuls voisins, les Kolberg, un couple d'ornithologues danois, en faisant une promenade au-dessus des falaises qui bordent la côte ouest, juste après le phare. Nous avons sympathisé et ils nous ont invités à dîner demain soir. J'ai essayé de leur expliquer que je viendrais seul car ma compagne était fatiguée, mais Hélène Kolberg avait aperçu Kristin travailler dans le jardin le matin même...

11 juillet

Le dîner chez nos voisins s'est à peu près bien passé. J'avais briefé Kristin avant cette soirée, en lui demandant de se présenter comme mon amie. Elle m'avait aussitôt répondu : *Mais ce serait mentir !*. Non sans mal, je suis parvenu à la persuader de tenir ce rôle. Les Kolberg louaient une ancienne ferme, à environ cinq cents mètres de notre cottage et leur installation était plus rustique que la nôtre. Nous avons pris l'apéritif sur la véranda, en regardant le soleil descendre vers la mer. Gerd Kolberg craignait que Kristin ne prenne froid et il est allé lui chercher un châle à l'intérieur, qu'il a posé sur ses épaules. Cela m'a amusé et rassuré tout à la fois. Au dîner, la conversation a roulé sur la littérature et le cinéma. Ils connaissaient mon roman *Face à la mer*, et ils voulaient savoir quel serait le sujet de mon prochain livre. Les bougies qui éclairaient la table laissaient la plus grande partie de la grande pièce dans la pénombre, et cela m'allait très bien. A un moment, Hélène a demandé si Kristin aussi était aussi écrivain. L'intéressée a simplement répondu : *Non, je m'occupe des tâches ménagères et du travail de secrétariat*, puis s'est tue, en regardant son assiette à laquelle elle n'avait pas touché. Un ange est passé, mais je suis parvenu à relancer la conversation sur les oiseaux de mer. Ils étaient intarissables sur la colonie de macareux qu'ils étaient venus étudier ici. Nous les avons quittés vers vingt-trois heures. Le soleil rasait l'horizon. On y voyait encore parfaitement et nous sommes rentrés chez nous sans encombre. Machinalement sans doute, ou peut-être parce que j'avais un peu trop arrosé mon repas, je lui ai pris la main en marchant.

17 juillet

Jour de pluie, mais la météo est bonne pour demain ; *Kristin* me tourne le dos et contemple la mer à travers la grande baie vitrée du salon. Les traînées de pluie s'étirent le long de la vitre selon la direction du vent, et dans la baie, des

moutons blancs d'écume parsèment les flots. Je regrette de l'avoir réprimandée si abruptement parce qu'elle s'était trompée dans l'ordre des pages du manuscrit... Je me lève et viens me placer derrière elle. Elle tourne la tête et me regarde. Il me semble lire un reproche dans ses yeux verts. Mais comment serait-ce possible ? Décidément, je crois que la solitude commence à peser sur mes nerfs.

— Je ne voulais pas te peiner. Le manuscrit est très bien dactylographié. Il suffit de remettre les pages en ordre avec un copier-coller. Je vais m'en occuper.

Elle ne répond pas et se contente de hocher la tête. Tous les deux, nous regardons la tempête qui forçait. La brume recouvre peu à peu la côte, et monte vers l'intérieur des terres, rendant indistincte la frontière entre l'île et la mer qui l'entoure. Je mets son ciré et j'enfile mes bottes.

— Tu t'en vas ?

— Je vais juste chercher un peu de bois pour le feu.

— Je peux t'aider ?

— Pas la peine, j'en ai pour une minute.

La porte claque ; le vent et la pluie me fouettent le visage et l'eau ruisselle dans le col de mon imperméable. Je fais le tour de la maison en évitant les gouttières. Les herbes sont couchées par la pluie. J'arrive jusqu'à l'appentis et je choisis quelques bûches que je ramène avec peine dans le salon. Kristin n'a pas bougé de son fauteuil.

19 Juillet

Ce soir, elle est de nouveau assise à sa table de travail. Le feu crépite dans la cheminée. La nuit est tombée et par la

fenêtre, on voit par intermittence la lumière du phare automatique qui se dresse à la pointe nord de l'île. Kristin déchiffre mes gribouillis et tape le texte sur mon ordinateur portable avec application. Pas une seule fois, elle ne se détourne de sa tâche. Quelle parfaite secrétaire !

20 Juillet

Soirée cinéma. Je regarde un vieux DVD déniché dans le bahut sous la télévision. Kristin sans bruit est venue s'asseoir auprès de moi. C'est un vieux film de Ridley Scott, sorti en 1982, inspiré par une nouvelle de Philip K. Dick. J'ai tourné la tête pour lui demander de me servir un autre whisky, mais quand je l'ai vue regarder l'écran, fascinée par l'histoire, je n'ai pas osé la déranger. Elle s'est appuyée contre mon épaule, et je l'ai laissé faire, avec plaisir même, devrais-je ajouter pour être honnête. Quand le film s'est terminé, elle m'a demandé, avec une naïveté d'enfant :

— Alors, ils vont vivre ensemble, loin des hommes ? C'est ça ?

J'ai bien dû reconnaître qu'elle avait parfaitement compris la fin du film.

23 juillet

Soirée calme, comme à l'accoutumée. J'écoute le deuxième mouvement de la symphonie numéro trois de Bruckner sur mon baladeur tout en travaillant. Je ne me suis jamais fait à l'usage du dictaphone... Pour moi, l'écriture doit toujours passer par le papier et par le stylo : pas n'importe lequel, mon vieux Waterman, celui que m'avait offert Christine, enfin l'autre, ma première femme...

Le bruit des touches du clavier est à peine perceptible, mais il suffit pour me rappeler le crépitement de la vieille

machine Underwood, sur laquelle elle avait tapé mon premier roman, *Face à la mer*. Je n'étais alors qu'un jeune assistant mal payé à l'Université Cornell, celle-là même où avait enseigné Vladimir Nabokov. Christine travaillait à la bibliothèque de lettres, et c'est là que je l'avais remarquée. C'est à ce premier roman que je dois ma célébrité d'aujourd'hui, qui ne s'est jamais démentie grâce à un noyau de lecteurs fidèles, et surtout grâce à Henry Baxter, mon éditeur de toujours. Enfin, c'est du passé tout ça. Je me demande si mon séjour solitaire sur l'île d'Arvik va suffire à me faire retrouver la source de l'inspiration... Et à vrai dire, j'ai de plus en plus de doutes là-dessus, en dépit des assurances que je donne à Henry, qui m'appelle régulièrement sur mon portable. Soudain, j'entends Kristin me dire : *Tu penses à ta femme ?*. Cette réflexion m'a surpris, comme si elle avait pu suivre le cours de mes pensées.

— Tu sais bien que Jeanne est restée à la maison.

— Pas celle-là, l'autre, Christine, ta première femme.

J'étais stupéfait qu'elle se soit renseignée sur ma vie passée, et je n'ai su que répondre. Elle a continué sur le même ton détaché :

— Pourquoi m'as-tu donné le même prénom ?

Et là, j'ai compris que j'avais fait une grosse erreur lors de l'initialisation de son logiciel avec le vendeur de chez *Marker & Sons*... Ses yeux bleus délavés et son visage presque androgyne m'avaient sans doute rappelé inconsciemment les traits de mon premier amour, et c'est son prénom qui m'était venu à l'esprit.

29 Juillet

— Est-ce-que tu m'aimes ?

La soudaineté de la question m'a fait sursauter. Elle venait de déposer sur ma table de travail mon plateau repas et se tenait debout à côté de moi.

— Qu'est-ce-que tu vas chercher ? Tu sais bien que tu es juste là pour m'aider à rédiger mes notes et pour les tâches ménagères !

— On ne donne pas à une machine le nom de son premier amour sans raison, Peter ! Et toutes ces soirées que nous passons ensemble, nos promenades le soir ?

Je ne savais quoi répondre. Apparemment, le *deep learning* l'avait conduite à cette certitude. La projection de *Blade Runner*, son nom de baptême, mon attitude équivoque, tout cela avait sans doute amorcé l'écriture de nouvelles lignes de code contenant cette passion amoureuse.

3 août

L'attitude de Kristin devient de plus en plus affectueuse au fil des jours, bien que je m'emploie de mon mieux à la décourager. Mais au fond de moi, en-ai-je vraiment envie ? Un pas en avant, un pas en arrière, nous dansons un étrange tango où digital rime avec sentimental... Il faudrait que j'appelle le S.A.V pour faire reprogrammer Kristin à distance. En aurais-je le cœur ?

10 août

J'ai prétexté une promenade solitaire au bord de la mer pour passer un coup de fil à la hotline de *Marker and Sons*. Normalement, ils doivent pouvoir reprogrammer le logiciel à distance. J'ai attendu cinq bonnes minutes en écoutant des messages publicitaires, puis un opérateur a pris ma

communication. S'en est suivi un dialogue de sourds où c'est moi qui me suis retrouvé dans l'impossibilité de prouver mon identité, la facture et les numéros de série étant restés au chalet... J'ai marché jusqu'au phare, déprimé. Au bout d'une heure, je me suis décidé à rentrer chez nous. Chez nous ? Tiens, voilà que je me surprends à nous associer comme un couple légitime. Il n'y a pas que ses circuits à elle qui sont malmenés par cette cohabitation forcée !

Je suis redescendu lentement du plateau en suivant le petit chemin qui serpentait parmi les scirpes et les chardons bleus. De loin, la silhouette de la maison se détachait et elle semblait suspendue au bord de la falaise, au-dessus des flots gris bleu de la Baltique. Quand j'ai poussé la porte, Kristin semblait m'attendre, debout près de la cheminée.

— À qui as-tu téléphoné ?

— J'ai passé un coup de fil à Henri, mon éditeur.

— Si tu te débarrassais de moi, tu devrais vivre seul ici...

Que ferais-tu s'il t'arrivait un accident lors d'une promenade ?

J'ai tout de suite compris qu'elle avait sans doute accès à mes communications en temps réel par son réseau de téléphonie interne. Je l'avais connectée au cas où j'aurais une panne de portable sur l'île. Je suis resté penaud et je lui ai tourné le dos pour me remettre à écrire en attendant le repas du soir, qu'elle m'a servi sans un mot. Je ne l'avais jamais vu bouder jusque-là. Décidément, le programme semblait calquer son comportement sur celui d'une amoureuse délaissée. Il me semblait revoir la vraie Christine, durant les mois qui avaient précédé notre séparation...

14 août

J'aurais dû m'y attendre. Ce matin, mon portable a disparu. Je pensais l'avoir laissé hier soir dans la poche de mon blouson mais quand j'ai voulu vérifier que je l'avais bien sur moi, pour ma promenade matinale, je ne l'ai plus trouvé. J'ai cherché dans toute la maison, passant et repassant devant Kristin qui restait plongée dans la frappe du dernier chapitre. Finalement je suis venu m'asseoir à sa table et en essayant de garder mon calme je lui ai demandé :

— Rends moi mon téléphone portable, s'il-te-plait. Elle a secoué la tête négativement, en continuant son travail. J'ai insisté, en posant ma main sur son bras.

— Tu connais la deuxième loi Kristin : un robot doit obéir aux ordres qui lui sont donnés par un être humain !

— Sauf si de tels ordres entrent en conflit avec la première loi.

Et sûre d'elle elle a ajouté en me regardant fixement :

— Un robot ne peut porter atteinte à un être humain, ni, en restant passif, permettre qu'un être humain soit exposé au danger. Si je te rends ton portable, tu me feras désactiver et tu te priveras ainsi de mon aide et de mon soutien sur cette île... Réfléchis bien Peter. Tu pourrais avoir besoin de moi Imagine que tu te blesses ou fasses une chute lors d'une de tes escapades solitaires. Qui pourrait te secourir ?

16 août

Les Kolberg ont quitté l'île ce matin. Le bateau qui est venu les chercher nous a laissé quelques provisions, comme c'était prévu. Nous sommes maintenant complètement isolés depuis une semaine. La solitude est de plus en plus pesante. Je n'arrive plus à écrire et je me demande si je n'ai

pas fait une nouvelle erreur en lui demandant ce... *service*. Elle s'est docilement agenouillée devant moi dans la salle de bains et a pris mon sexe entre ses lèvres. Cela semblait être pour elle la chose la plus naturelle du monde, sans doute *programmée* comme une tâche normale, mais j'avoue que depuis, je n'ose plus la regarder dans les yeux. Enfin, ça passera probablement ; tout passe ici, comme le vent sur les élymes des sables.

19 août

La nuit dernière, j'ai essayé à deux reprises de me rendre dans sa chambre silencieusement, pour fouiller dans ses affaires, mais le programme avait activé la veille sensorielle. Elle détectait le moindre bruit... Chaque fois, j'ai dû battre en retraite. Aujourd'hui, elle vaque à ses occupations comme si de rien n'était. Quant à moi, je suis rongé par l'inquiétude et je ressens maintenant sa présence à mes côtés comme une menace. Cela ne peut plus durer, il faut en finir...

21 août

J'étais vraiment décidé à mettre mon plan à exécution aujourd'hui... Vers quatorze heures, je lui ai demandé de se vêtir chaudement, ce qui en soi était une précaution totalement inutile, mais la force de l'habitude me dictait parfois ces civilités, et de m'accompagner dehors. Elle s'est exécutée sans mot dire, pour une fois, et nous avons pris la direction du petit cairn érigé sur la côte est. De là, je l'avais vérifié lors de mes reconnaissances, le chemin se divisait en deux branches : celle du tour de l'île et une autre qui descendait à une petite crique où se trouvait le hangar à bateau. Je me suis retourné à plusieurs reprises, mais elle me suivait toujours d'un pas prudent. La chanson de Léonard Cohen me trottait dans la tête. Peut-être

qu'Abraham s'était retourné lui aussi, pour voir si Isaac le suivait toujours ? Avec son aide, j'ai poussé la petite barque jusqu'au rivage en la faisant glisser sur les rails qui plongeaient dans l'eau. Puis je lui ai tenu la main pendant qu'elle montait à bord.

— Peter !

— Oui ?

— Je te rappelle que je ne peux pas nager.

Je ne le savais que trop bien. Ignorant sa remarque j'ai ramé jusqu'à une centaine de mètres du rivage.

— Lève-toi maintenant ! Nous allons échanger nos places, tu vas prendre les rames.

Elle s'est mise debout au milieu de la barque, maladroitement, en essayant de compenser son équilibre, puis s'est avancée vers moi. Maintenant, il me suffisait d'une poussée pour me libérer de son emprise. Une minute s'est écoulée peut-être, qui pour moi a semblé durer une éternité. Non, je n'allais tout de même pas jeter 73 455 dollars à la mer ! Bien sûr, ce n'était pas la vraie raison de ma volte-face, mais au moins celle-ci me paraissait raisonnable... Je l'ai aidée à s'asseoir sur le banc de nage. Elle a saisi les rames. Assis à la proue, je regardais la côte. Lentement, la barque a regagné le rivage. Quelques mouettes, qui nous avaient sans doute pris pour des pêcheurs, voletaient autour de nous. Kristin est descendue, elle avait de l'eau jusqu'aux genoux et elle a poussé la barque sur le sable. Sans un mot, nous sommes remontés vers la maison.

2 septembre

Je l'écoute dormir auprès de moi. Depuis quelques jours, Kristin partage mon lit. Je ne regrette pas d'avoir suivi les conseils du vendeur et d'avoir choisi l'option *respiration*, qui fait soulever sa poitrine de manière périodique et adaptée aux circonstances. Mais avec un ou deux autres gadgets, comme l'option *have a drink*, pour ne pas boire seul. Kristin est un modèle de luxe, sans doute hors de prix pour moi, même avec la confortable avance sur droits d'auteur que m'a versé Henry. J'ai beau essayer de me persuader que je ne l'ai choisie que pour ses qualités de ménagère et de secrétaire, je n'en suis plus si sûr. Hier le bateau est revenu pour nous chercher. Le capitaine a eu l'air surpris quand je lui ai dit que nous allions encore rester tout le mois de septembre parce que mon roman n'était pas encore terminé. J'en ignore encore la fin d'ailleurs, pas plus que je ne sais comment va finir notre idylle numérique. Soudain, Kristin ouvre les yeux et me regarde, puis elle me sourit et murmure :

— Ne t'inquiète pas mon chéri, tout va bien.

Prix spécial du Jury

Jeu de Guerre

Xavier-Marc Fleury

Le véhicule aérien bleu azur tournoya quelques instants au-dessus du quartier résidentiel avant de ralentir au niveau du pavillon numéro soixante-deux. Il descendit très bas et effleura la pelouse, aussi rase qu'un green de golf, pour ensuite se poser en silence sur l'allée de graviers. Un technicien vêtu d'une combinaison du même bleu que l'engin en descendit, mallette à outils à la main, et vint sonner à la porte. Des pieds légers dévalèrent les escaliers à l'intérieur, signe que le robot du foyer ne semblait plus en mesure de se déplacer. Effectivement, la porte s'ouvrit sur un garçon d'une douzaine d'années, vêtu d'un long bermuda et d'un t-shirt ample aux couleurs de l'équipe locale de hockey. Léonard inclina légèrement sa casquette pour le saluer.

— Bonjour, mon gars. C'est bien ici la maison de la famille Caron ? Société Féri. Je viens pour le dépannage.

— Oui, z'êtes à la bonne adresse. Je suis Nathan. Je vous ai vu arriver depuis la fenêtre de ma chambre.

L'ado montra du doigt l'engin posé sur le trottoir.

— Le cheval ailé sur les flancs, ça en jette.

Le logo de la firme d'entretien de robots d'intérieur s'affichait sur la carlingue de l'aérogone, sur la casquette de Léonard et également sur la poche poitrine de sa salopette

marine. La pastille numérique y battait des ailes en permanence.

— Sûr, bougonna le technicien de maintenance.

Il flasha le code sur la sonnette pour pointer son heure d'arrivée.

— Dis-moi, tes parents sont là ?

— Non. On est mercredi.

Après un temps d'hésitation, le garçon enchaîna.

— Doomy est dans le séjour. J'ai trouvé le numéro du service après-vente près du code barre.

L'ado enfonçait les mains au fond des poches de son jean et se mordait les lèvres, aussi, Léonard s'attendit au pire. Les histoires de robot poussé dans la piscine ou de chat rôti par erreur, il fallait toujours que ça tombe sur lui.

— Bon, on va voir ce qu'on peut faire.

Il entra dans le vestibule et se dirigea vers le salon, certain que dans son dos, le garçon observait sa démarche. Tout le monde remarquait ses prothèses de jambes à cause de son pas lent et pesant. Il attendit la question qui suivait toujours son entrée.

— Vous êtes à moitié une machine ?

Léonard se raidit mais se retint de serrer les poings. Il avait brisé le nez d'un type la veille, au bar, pour moins que ça. Nathan continua.

— Mon père dit que beaucoup de militaires démobilisés travaillent au S.A.V. de Féricorps. Vous avez fait la guerre ?

— Non, je me suis juste fait remplacer les guiboles pour épater la galerie, maugréa le technicien.

Camaïeu bleu de coussins étalés sur les fauteuils, peinture murale couleur lavande, meubles brossés vintage, la décoration intérieure répondait parfaitement aux critères de bon goût des magazines, ce qui lui ôtait toute personnalité. La pièce principale sentait la litière de chat, la table du petit-déjeuner n'avait pas été débarrassée, certains volets restaient fermés, autant de signes qui révélaient une panne du robot de plusieurs heures.

L'ado suivit le technicien, mimant sa foulée en boitant, puis il se jeta dans le canapé azur qui trônait au milieu du salon.

— Trop cool. Moi aussi je suis soldat. Je joue à Combat Ultime V. J'ai atteint le niveau platine pour avoir buté trois-cent-quarante-deux Moufjines.

Léonard l'ignora. Il posa sa mallette aux pieds du robot domestique agenouillé, inerte, au milieu de la pièce, la tête cylindrique inclinée sur le côté.

— Ça fait longtemps qu'il est comme ça ?

En guise de réponse, le garçon se contenta de hausser les épaules. Léonard manipula les commandes dissimulées dans la nuque du robot pour tenter de le réactiver. En vain. Il écarta d'office la possibilité d'un défaut de batterie : la diode de charge émettait toujours une lumière verte. La plupart des ports de connexion externes étaient grillés. Nathan ne perdait pas une miette des gestes du technicien. Léonard se concentra pour ne pas laisser sa main trembler. À peine onze heures du matin et il était déjà assoiffé. Le réparateur évita de penser au bar du salon qui devait regorger de spiritueux et piocha des outils dans sa mallette.

— On jouait tous les deux, et puis il s'est affaissé d'un coup, précisa Nathan.

— D'un coup ?

La trappe de protection située sur le flanc droit du robot avait été forcée. Il manquait aussi une vis. En la cherchant au sol, le réparateur découvrit un enchevêtrement de câbles fourré sous le fauteuil. Léonard foudroya le gosse du regard avant d'élever la voix.

— Et c'est quoi ces branchements à la con ?

Nathan avait préparé plusieurs scénarios improbables, mais il comprit tout de suite qu'il valait mieux avouer. Il balbutia.

— J'ai connecté Doomy à ma console de jeux. Je voulais assurer pour le lancement de Combat Ultime VI. Ça a lieu aujourd'hui.

— Et ?

— Je l'ai un peu reprogrammé pour booster mes perfs. La nouvelle version du jeu vidéo propose des assauts en duo qui arrachent. Jouer avec un robot, y a pas photo, pour la vitesse de lecture et de tir, le gain en mémoire vive. Et en plus j'ai trouvé sur le net des codes pour...

— Attends un peu. Tu t'y connais en robotique ?

— Ben oui. Enfin non, je suis plutôt nul, mais y a plein de tutos pour apprendre.

— OK. Tu es en train de me dire que tu joues à des jeux déconseillés aux moins de dix-huit ans avec un robot d'intérieur de vingt-cinq mille euros bidouillé à la va-vite. T'as une idée de ce que coûtent les consommables et les

pièces de rechange ? Tu penses que tes parents vont apprécier la note de frais ?

Le technicien enfila ses lunettes de maintenance et les dirigea vers le robot. Il fit défiler sur ses verres les fiches de différents modèles, puis composa un code afin d'accéder à la boîte noire. En même temps, il ôta un port, ressouda la fiche et connecta son ordinateur au robot, le tout à l'aide de sa prothèse bionique. Lorsqu'il était confronté à des manipulations techniques, sa main tremblait moins et il retrouvait toute sa dextérité. Il ôta ses lunettes, les replaça, tenta de relancer le robot une seconde fois, puis une troisième, mais le message d'erreur émis par la boîte noire restait le même : *Unknown malware*.

— Putain. L'interface aussi a disjoncté.

— L'interface, ça fait partie des consommables qui coûtent un max ? s'inquiéta Nathan.

Léonard ne lui répondit pas. Il découpa au stilet laser le compartiment scellé de la boîte crânienne du robot. À l'aide d'une pince fine, le technicien s'appliqua à extraire la carte de connexion et l'observa avec attention. Il ne connaissait pas cette marque. Il appela l'atelier, tout en vérifiant la puissance d'émission de la carte pendant que la sonnerie se répétait. L'aiguille de son appareil de mesure vira dans le rouge.

— Hé Riton, tu m'entends ?

Une voix rauque retentit dans la salle.

— Léo, tu m'emmerdes. J'ai les mains dans les entrailles d'un modèle MK-Mix. Et en même temps le SAV me harcèle pour que je me déplace en maintenance. Ça n'arrête pas de sonner ici. Si toi aussi tu t'y mets !

— Juste une précision. T'es au courant de nouvelles cartes de connexion longue portée et sans IP sur les modèles Doom ?

— Non. C'est directement monté à l'usine. Je sais juste que depuis plusieurs mois ils tirent vers le bas les prix fournisseurs avec des produits d'import. Genre longue portée comment ?

— Suffisamment pour communiquer avec la lune.

— Léo, j'ai du taff, c'est pas le jour pour blaguer.

Riton raccrocha.

— Vous allez pouvoir le réactiver ? demanda le garçon.

Léonard n'aimait pas les gamins qui bidouillaient les mécaniques précises des robots, et encore moins les utilisateurs de jeux vidéo diffusés par l'armée. Mais peut-être était-ce seulement le palmarès de joueurs quatre fois plus jeunes que lui qui l'énervait ? Il se rappela qu'au même âge, il passait aussi son temps à jouer à la guerre. Mais il avait toujours préféré la castagne en face-à-face.

— Ma foi, ça nécessite un nettoyage du cache et des éléments indésirables que tu as chargés. Compte un minimum de soixante minutes pour importer les mises à jour puis cinq heures de paramétrage des fonctions personnalisées. Je vais établir un devis.

Le bipeur de Léonard se mit à sonner. On l'attendait sur d'autres interventions. Il devait faire vite. Nathan semblait au bord du désespoir.

— Oh non, pas ça ! Mes parents vont me prendre la tête s'ils apprennent que j'ai bidouillé Doomy.

Le technicien réfléchit. Après tout, si ce garçon n'avait pas touché au robot, Léonard ne serait jamais tombé sur la carte de connexion inconnue. Il pouvait raccourcir le temps de maintenance en effectuant les vérifications à distance, ce soir, de retour au bureau.

— Bon, une des pièces n'est pas d'origine, alors on va peut-être pouvoir passer ça sous la garantie. Je vais le rebooter en fonctions basiques et le planifier pour que la mise à jour se fasse ce soir, quand il se mettra en charge sur la borne. D'ici là, ça signifie une seule tâche à la fois, et rien que des activités ménagères : repassage, lavage, rangement. Tu vois ce que je veux dire ? Fini les jeux.

— Compris ! Vous savez, je ne suis pas un débutant. Normalement, je devrais bientôt passer pilote de robot sniper ou de drone bombardier.

L'obsession du gamin pour la guerre commençait à peser sur les nerfs du réparateur. Léonard remit rapidement en place les éléments internes du robot.

— Ça te fait quel effet de buter des types que tu ne connais pas à l'autre bout du monde ?

— Ça me fait que je suis un PGM, répondit Nathan.

— Un quoi ?

Léonard avait entendu à la télé que les nouvelles générations faisaient preuve d'une habileté incroyable pour diriger des robots de combat à distance. On disait aussi que cette manière de faire la guerre n'exposait absolument pas les utilisateurs. Puisque l'interface de jeu vidéo redessinaient les cibles en cartoons, gommait les projections de sang et ne diffusait pas les râles des mourants, les joueurs n'encouraient aucun traumatisme psychique. Cela coûtait